

Et si, pour commencer...

Et si pour commencer, amie lectrice, ami lecteur, je vous donnais un mot d'explication ? Il me semble, au moment même où je vous engage à faire à nouveau un bout de chemin avec moi, que je vous dois bien cela. Il y a si longtemps – un sacré bout de temps en vérité – que nous n'avons plus eu l'occasion, vous et moi, de nous retrouver.

Voici donc un nouvel ouvrage, singulier, et qui n'a pas été facile à boucler. Il a bien failli, je l'avoue, connaître le sort de la plupart de ses devanciers : demeurer pure virtualité, et rejoindre ainsi les limbes où sont tombés l'un après l'autre, avec une belle continuité, tant de mes livres inaboutis. C'est que je m'étais attaqué, une fois encore, à un difficile sujet : explorer ces zones indécises de la littérature où le texte, se faisant de plus en plus rare, semble courir de plus en plus vite vers son pur et simple évanouissement. Zones que j'ai cru pouvoir nommer « franges du silence ». Non sans quelque hésitation d'ailleurs, car « marges », « confins » ou encore « lisières » auraient aussi bien pu faire l'affaire. Pour traiter ce difficile sujet, j'avais choisi, en digne rejeton de l'Oulipo, de faire retour au véritable père fondateur du groupe, François Le Lionnais, et aux audacieuses tentatives poétiques qu'il avait menées autour de l'idée de limite. Tentatives qui ont fait de lui, à mes yeux, avant beaucoup d'autres, le poète par excellence de l'extrême.

Bien des difficultés ont ralenti ma marche. Et les raisons de cette lenteur sont multiples. La première, c'est

chez Flaubert que j'en ai trouvé l'expression la plus achevée : « Si je vais lentement, écrit-il à Mlle Leroyer de Chantepie le 18 décembre 1859, c'est qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. À propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me perds dans des lectures et dans des rêveries sans fin. » Mais, une fois contourné l'obstacle de la lenteur, une nouvelle difficulté a surgi : la place démesurée qu'occupent chez moi, sitôt que je me crois parvenu au terme d'un écrit, la défiance et le doute. Le travail étant à mes yeux de plus de prix que le produit, j'ai spontanément adopté comme principe que tout est toujours à reprendre, et j'ai très tôt fait mien – à vrai dire, avant même de le connaître – le processus ainsi décrit par Valéry : « Une œuvre n'est jamais nécessairement *finie*, car celui qui l'a faite ne s'est jamais accompli, et la puissance et l'agilité qu'il en a tirées lui confèrent précisément le don de l'améliorer, et ainsi de suite... *Il en retire de quoi l'effacer et la refaire*³. » Ce processus se révélait particulièrement vrai pour le genre de travail où je m'étais engagé, celui de l'explication de texte, du commentaire, bref, de l'exégèse. Travail dont chacun sait qu'il est sans fin, une glose nouvelle pouvant toujours venir s'ajouter aux anciennes. C'est pourquoi j'ai préféré aussi, pendant des mois et des mois, le garder par-devers moi, résistant avec constance à la tentation de le publier. Mallarmé n'a-t-il pas dit qu'un grand écrivain se remarque au nombre de pages qu'il ne publie pas ?

Si ce livre, condamné à demeurer définitivement inachevé, a néanmoins pu voir le jour, assez différent de celui qui avait été projeté et entamé il y a plus d'une dizaine d'années, cela est dû principalement à la bienveillante insistance de certains de mes amis : ils ne se sont

3. Paul Valéry, « Mémoires du poète », in *Œuvres*, Gallimard, « Pléiade », 1957, t. I, p. 1450-1451.

ET SI, POUR COMMENCER...

pas lassés de m'encourager à poursuivre chaque fois que, me sentant à bout de souffle, j'étais sur le point céder à la tentation de tout abandonner. Qu'ils en soient tous fraternellement remerciés⁴.

4. Une mention spéciale pour Jacques Roubaud, qui n'a pu voir la fin d'un travail dont il avait suivi de près l'avancement.